

BORDEAUX MARRAKECH EN VELO

ESPAGNE MAROC PORTUGAL

Mars-mai 2013



Jean Michel Daban
Michel Vidal

Préambule

Chapitre 1 : Préparatifs

Chapitre 2 : de Cudos à la traversée des Pyrénées

Chapitre 3 : les Bardenas

Chapitre 4 : la région Castille Mancha

Chapitre 5 : l'Andalousie jusqu'à Algeciras

Chapitre 6 : le Maroc

Chapitre 7 : retour en Andalousie

Chapitre 8 : le Portugal

Chapitre 9 : de Fisterra à Pampelune en passant par Santiago

Chapitre 10 : nous retrouvons la France

Epilogue

PREFACE

J'ai appris à monter à vélo vers 10 ans et mon père m'acheta une bicyclette 2 ans après. Le mécano, petit filou, m'avait précisé qu'il avait bloqué pour quelque temps le levier des grandes vitesses pour ma sécurité ! Savait il régler un dérailleur ?

J'habitais un petit village, Vendémies, situé à 5 km de Limoux, Dans l'Aude. On y accède après une sérieuse côte de 1,7 km. Etant demi pensionnaire au lycée en classe de première et terminale j'ai roulé sur cette route des centaines de fois.

Je n'ai presque plus touché à un vélo jusqu'à ce que mes enfants soient grands. A 50 ans, j'ai commencé à faire du cyclotourisme. Les sorties ont été de plus en plus nombreuses et rejoindre Bazas, en Gironde, à Limoux a été un de mes premiers objectifs que j'ai réalisé plusieurs fois. Ensuite il y a eu Bordeaux Sète, Bordeaux Paris, Bordeaux Puy de Dôme, Bordeaux Ventoux.

Le besoin d'aventure et de grand air m'ont amené à rêver de grands voyages dès ma retraite. J'ai dû attendre l'âge de 64 ans. Ce moment est arrivé et ce sera Bordeaux Marrakech.

PREAMBULE

Un voyage de trois mois ne mérite peut être pas l'écriture d'un livre à moins qu'il n'ait été effectué dans des conditions extrêmement difficiles si particulières au printemps 2013. Si tel est le cas, il pourrait se révéler palpitant pour le lecteur, qui affalé dans son fauteuil à côté de l'âtre de sa cheminée, serait en quête d'aventures fortes qu'il pourrait vivre sans en subir les désagréments.

Il semblerait que ce voyage réponde bien à ce critère. S'il n'en était pas ainsi, la lecture de ce livre devrait néanmoins apporter des enseignements à tous ceux qui sont désireux de partir pour un tel voyage lent et ce d'autant plus qu'ils n'ont pas d'expérience.

Durant tout ce voyage, nous avons tenu à jour un blog pour informer nos amis de toutes nos infortunes et de toutes nos joies. Le retour dans nos foyers fut l'occasion de conter quelques passages truculents de notre trajet de façon très éparse. Ce livre nous donne l'opportunité de leur faire part de nos mésaventures de façon plus complète, chronologique et captivante.

Nous avons voulu éviter tout terme technique se rapportant au vélo car notre but n'est pas de privilégier ce moyen de transport mais de faire part des moments extrêmement positifs et des difficultés que tout voyageur peut rencontrer. Nous avons cependant consacré une dernière page à notre équipement à bicyclette.

Si tout ce que nous venons d'écrire n'apporte rien au lecteur, ne serait ce qu'un simple divertissement, ce que nous regretterons profondément, cela nous aura au moins permis de faire le point sur ce que nous avons vécu. Et réaliser son premier livre, n'est ce pas déjà une autre aventure ?

LES PREPARATIFS

Prendre un compagnon de voyage n'est pas aussi facile que l'on pense surtout si la cohabitation doit durer longtemps. Sur les sites de voyage on est surpris de constater que des candidats à l'aventure sont en quête d'un ami pour les accompagner. Comment peut on, en peu de contact, connaître l'autre au point de vivre une telle expérience ?

J'ai connu Jean Michel en octobre 2011. Il m'a contacté à la suite d'interventions que nous avons faites sur un forum de voyage à vélo. Nous avons alors monté un voyage de trois semaines en France : ce sera les gorges du Verdon au mois de juin en partant de Bordeaux. Cette pérégrination de 2000 km nous a permis de faire ample connaissance et de se rassurer sur la possibilité de faire une escapade de trois mois. Cela a été aussi l'occasion de valider notre type de matériel ce qui est indispensable lorsque l'on part à l'étranger : Jean Michel a essayé des crevaisons chaque jour, chose intolérable lorsque l'on randonne si loin. J'ai reçu par la suite chez moi un cycliste de la Coruna qui partait pour son premier voyage vers l'Himalaya : son équipement n'a pas été testé et m'apparaît inadapté à une pareille aventure. Mais je me trompe peut être : cela ne fait il pas déjà partie de l'aventure ?

Les qualités de Jean Michel, à savoir respect des autres, respect de l'environnement, et persévérance, ont largement compensé ce qui à mes yeux pouvait apparaître comme des défauts ou plutôt des incompatibilités, nous avons alors planifié un grand voyage de trois mois : ce sera le Maroc en passant par l'Espagne avec retour par le Portugal. Ce choix, nous l'avons fait en pensant que nous allions éviter de nombreux jours de

pluie et rencontrer le soleil ! La recherche du dépaysement a également contribué à ce choix.

Nous voilà donc à la recherche d'informations sur ces pays : l'achat de cartes, consultation de guides à la médiathèque, consultation des forums. . La lecture des ouvrages en prenant appui sur les cartes que j'avais achetées m'a procuré un vif plaisir. Cette préparation est une des étapes indispensable et qui devrait nous apporter un enthousiasme, certes un peu enfantin : on voyage sans fatigue et on croit connaître le pays en question, même si les rencontres en sont bien sûr absentes. Lors de mon départ à la retraite, une collègue m'a offert le guide du routard qu'elle avait utilisé en 2009, ce qui nous a causé un gros désagrément comme je l'écrirai par la suite.

Afin de ne rien laisser au hasard, j'ai participé enfin au festival du voyage à vélo qui se déroule à Paris pendant 2 jours en janvier : une occasion de rencontrer connaisseurs afin de mieux préciser les circuits les plus intéressants à réaliser au Maroc. Cela a été également l'occasion de rencontrer quelques « grands cyclovoyageurs »

Le moment est venu de fixer la date de notre départ : trop tôt et nous allons rencontrer au Maroc des difficultés pour passer l'Atlas afin d'atteindre Ouarzazate : les grosses pluies vont rendre impraticables les routes et chemins dans cette région ; trop tard et la chaleur va s'installer et nous rendre insupportable notre progression une grande partie de la journée ; nous avons donc décidé qu'il faudrait arriver au Maroc vers le début du mois d'avril. La traversé de l'Espagne demandant environ trois semaines, nous partirons le 15 mars.

Jean Michel a préparé grossièrement le parcours « aller » en Espagne : nous passerons les Pyrénées à Roncevaux puis nous évoluerons à l'est de Madrid. Cependant, quelques passages ne nous paraissent pas du tout évident : les cartes ne sont pas assez précises et google map ou via Michelin

ne nous apportent pas plus d'information : y a til une route qui longe l'autoroute ici ? On verra bien sur place.

Nous ne pouvons pas partir avec le même équipement que nous avons lors de notre périple dans les gorges du Verdon : il faut qu'il soit plus fiable et plus performant ce qui implique un investissement important mais sur lequel je n'ai pas lésiné, contrairement à mes habitudes de radin. En particulier, j'ai changé chaîne, pignons et plateau. Afin d'être rassuré sur la roue arrière porteuse d'un grand poids et motrice, j'ai acheté une roue neuve et de bonne qualité. On m'a conseillé également un rétroviseur pour l'Afrique. Quand aux habits je me suis offert une veste imperméable et assez respirante de couleur jaune pour des raisons de sécurité. Est venu le moment de faire les bagages : 3 ou 4 rechanges ? le duvet a une température de confort de 2°C. Faut il prendre un deuxième duvet en complément ? Combien de cuissards longs et courts. Combien de pantalons de pantalons ? Autant d'hésitations car je ne voudrai pas dépasser 20 kg au total. Combien de fois ai-je refait le point avec autant d'interrogations ?

La veille, j'ai monté le plateau du vélo que je venais de recevoir in extremis. Pas de chance, il n'est pas tout à fait identique à l'ancien : c'est l'affolement, il me manque des écrous : Jean Michel qui arrive de Langon ce soir m'en ramène. Le montage est long et la panique d'avoir à retarder ce départ s'installe et rend encore plus difficile le positionnement des pièces. Enfin, c'est fait mais les essais révèlent des difficultés pour passer la grande vitesse : c'est moins grave car je serai certainement amené à avoir un petit développement vu les montagnes à franchir.

Nous pouvons dormir tranquille. Mais avez-vous déjà été confronté à pareille situation ? le grand jour va arriver qui nous tient en éveil une grande partie de la nuit. Le réveil sonne à 6h00 et il ne faut pas hésiter : notre départ se fera à 7h00.

LE DEPART

Nous profitons une dernière fois d'un petit déjeuner dans les normes : le lait est chauffé au micro onde, il est accompagné de croissants qu'a amenés Jean Michel. Les vélos nous attendent dans la cour et nous partons avec un temps plutôt agréable pour ce grand voyage à bicyclette. Nous passons sur un pont qui enjambe l'ancienne voie ferrée qui reliait Bazas à Mont de Marsan et qui est, maintenant réservée aux pèlerins de Saint Jacques partant de Vezelay. Nous rejoindrons demain ce chemin à Saint Jean pied de Port. La traversée des Landes girondines et de la partie nord du département des Landes est très monotone : des routes droites déchirent la forêt de pins, les virages sont très rares. Nous arrivons à Labrit vers midi pour un déjeuner plutôt léger sous un abri dans le parc de l'église. Trois quart d'heure après, nous enfourchons nos montures et prenons la direction de Tartas. Par la suite, nous abordons la Chalosse et ce sera alors la fin de la morne plaine. Nous atteignons Mugron, capitale du foie gras. La fatigue contribue à rendre les côtes de plus en plus difficiles mais les paysages sont beaux. Nous dominons la forêt landaise au nord et nous apercevons au sud les massifs pyrénéens enneigés. Nous avons du mal à monter nos vélos chargés de 20 kg environ à Maylis où je m'étais arrêté il y a 2 ans. Nous n'irons pas à Orthez aujourd'hui, les 130 km nous ont abattus. Nous ressentons le froid d'autant plus que le vent s'est levé et nous ne rencontrons pas une âme. Nous cognons à la porte de l'abbaye ; nous sommes accueillis par un père habillé d'une bure et dont le visage souriant témoigne d'une certaine joie de rencontrer les autres. Nous lui présentons notre projet et lui

demandons la permission de camper. Il nous amène sur le site. Par la suite, après conciliabule avec un de ses frères, il nous propose de nous héberger dans une chambre et même de partager le repas avec eux. Nous sommes heureux de sa proposition car le froid devient de plus en plus intense mais nous déclinons son invitation en lui expliquant que nous avons tout ce qu'il faut pour ce soir.

Afin de ne pas laisser de relents de cuisine dans la chambre, la cuisson se fera à l'extérieur. Les allers retours nous feront comprendre que l'hiver n'est pas fini. Nous sommes heureux de dormir au chaud et cela vaudra bien une compensation financière que nous déposerons sur la table avant de partir.

Au petit matin, nous quittons ce nid sous la gelée blanche avec de vives inquiétudes pour la traversée des Pyrénées et affronter le froid et les côtes qui nous amèneront à Saint Cricq puis Brassempouy où un arrêt s'impose pour prendre connaissance de la dame de Brassempouy ou dame à la capuche : il s'agit d'une sculpture féminine dans de l'ivoire de mammoth, première représentation d'un visage humain de 25000 ans. D'autres statuettes ont été retrouvées et dont les proportions pourraient évoquer les représentations ultérieures de la déesse de la fécondité.

Nous descendons vers Amou, petit village qui m'a offert la fraîcheur de son parc par un mois d'août 2007. Nous rejoindrons Orthez.



LA TRAVERSEE DES PYRENEES

Jean Michel voulant rouler sur des petites routes peu fréquentées, nous décidons de passer par l'Hopital d'Orion que je connais pour l'avoir traversé lors de mes pérégrinations avec mon épouse sur le chemin de Vezelay. Les paysages sont beaux mais ils se méritent.

C'est par un temps glacial et plutôt humide que nous déjeunons à l'abri derrière la belle église de Sauveterre de Béarn en compagnie d'un chien malingre. Nous sommes considérés soit comme des pauvres gens soit comme des fous. Nous ne nous attarderons pas car le froid nous poursuit et la route est encore longue. Saint Palais, Larcevaux... Le vent devient de plus en plus violent, j'ai de plus en plus de difficulté à maintenir le cap et à avancer. La conduite devient périlleuse. J'avais connu cela les jours de grand mistral en Provence, mais ces jours là on ne circule pas en vélo. Jean Michel, donnant peut être moins de prise au vent est loin devant puis disparaît dans un virage. Soudain, une rafale me transporte vers le milieu de la chaussée et ma réaction nous amène dans le fossé très profond situé à droite. La chute est rude et mes mains viennent heurter le barbelé qui délimite la prairie. Je crois que ma monture est inutilisable et que le voyage s'arrête ici. Je vérifie l'état de mon vélo : seul l'enjoliveur du pédalier est cassé. Mes mains sont maculées de sang mais ce n'est pas très grave. Cet incident m'a très impressionné : les côtes sont parfois gravies à pied car il est difficile de rouler à plus de 5 km/h mais les descentes sont toutes aussi difficiles : les rafales de vent me freinent, ce qui n'est pas grave mais me déportent par saccades ce qui m'oblige

à une vitesse très basse et mon pied gauche est toujours prêt à toucher terre. Enfin, je retrouve Jean Michel qui m'attendait et nous faisons une pause pour panser mes blessures avec des kleenex.

Nous arrivons avec joie à Saint Jean Pied de Port par la porte Saint Jacques et nous rejoignons l'accueil pèlerin où je suis reçu à bras ouverts par les hospitaliers que je connais.

Nous prenons possession de nos lits dans le dortoir et c'est l'occasion de revoir Jeanine, 80 ans, qui, lorsqu'elle ne se lève pas de mauvaise humeur, est une personne charmante mais qu'il ne faut pas contrarier. Elle assure, plutôt moins que plus actuellement la gestion de l'hébergement. Nous profitons de la mise à disposition de l'ordinateur pour réaliser la première page de notre blog. Cela sera d'ailleurs un souci : trouver un ordinateur tous les 2 à 3 jours mais c'est le seul moyen que nous avons trouvé pour donner des nouvelles à tous nos proches et amis.

La journée a été difficile tout au long de ces 97 km et nous nous endormons vers 21h.

Le jour tant redouté, non seulement pour le dénivelé mais surtout pour le froid intense, est arrivé. Nous atteignons sans difficulté Arneguy dernier village en France que nous retrouverons trois mois après. A 5 km au dessus de Valcarlos, nous attaquons la véritable montée au cours de laquelle la neige et le vent ne cesseront de nous harceler. J'avais un peu vécu cette situation, lorsque j'étais allé à Santiago en avril 2002 en vtt. Nous ne pouvons même pas faire une petite pause au col d'Ibaneta pour prendre une photo : nos doigts, malgré des gants très épais, sont gelés et le froid glacial nous impose une descente immédiate mais avec prudence vers Roncevaux que nous découvrons sous 1 m de neige sur les bas-côtés et à l'entrée du gîte.

En fait de gîte, il s'agit d'une bâtisse ancienne aménagée trop

confortablement pour les pèlerins : grande cuisine de restaurant, grand réfectoire, ascenseur pour les pèlerins harassés par 1500 m de dénivelé puissent accéder aux deux étages !

En attendant 18h nous nous introduisons dans la bibliothèque. Peu de temps après une personne très joviale fait irruption dans la salle une bouteille à la main et les bras chargés de petits gobelets. Ce prêtre, jeune, donc plein d'allant et souriant venait attirer le maximum de pèlerins pour l'office de 18h et pour le même prix y ajoutait la visite des édifices religieux. Il me rappelait en tout point le père Aubergé ex Patrick Bouchitey dans la vie est un long fleuve tranquille.

Le patxaran ou pacharan est une liqueur mais, malgré l'heure, nous l'avons beaucoup appréciée.

Jean Michel, peu intéressé par les monuments d'autant plus qu'ils sont religieux, m'attendra patiemment. Me voici donc gravissant un escalier moyenâgeux pour accéder aux coulisses labyrinthiques de cet immense ensemble: la collégiale de style gothique et son cloître (sous 1m50 de neige!), l'église de Santiago et sa crypte, le sépulcre du roi Sancho VII qui vécut au XIII et fit construire cette collégiale. Il faut dire que notre guide, distillant ses explications très lentement se mettait à notre portée. Bien sûr, par respect et pour le remercier, certains jugeront ce comportement hypocrite, j'ai assisté à l'office.

Malgré quelques brèves rencontres, ce gîte nous apparaît dénué de chaleur humaine et ne peut que décevoir le pèlerin qui entame son chemin ici. Ce gîte peut accueillir 800 randonneurs en partance pour Santiago, Après une nuit de repos, bien méritée pour ceux qui ont gravi les Pyrénées, ils s'élanceront sur le chemin et se répartiront, le soir arrivé, dans des gîtes beaucoup plus petits et bien sûr beaucoup plus accueillants,

Pour nous, cette ambiance décevante nous a amenés par la suite à abandonner la possibilité de dormir dans des gîtes malgré le froid.

LES BARDENAS

Ce petit plateau enneigé et froid, nous le quittons ce matin du 18 mars avec l'espoir d'un beau temps au bout de la descente de 20 km vers le sud. Nous devons être vigilants : nous croisons, sur cette route étroite et glacée, un chasse neige et une sableuse. Arrivés à Aoiz, nous hésitons quant à la direction à prendre :

à l'est vers Pampelune pour dormir au chaud dans les gîtes ou au sud ce qui impose le camping sauvage mais avec le grand espoir de trouver le soleil ou au moins une température plus clémente.

C'est cette deuxième solution que nous prenons, un peu aléatoirement. La suite nous prouvera que c'était une sage décision, Jean Michel ne supportant plus, en Galice, l'environnement pèlerinage.

A Taffala, le vent redouble et les côtes se font nombreuses. Au bout de 87 km, nous décidons de camper : en contrebas de la route, quelques arbres semblent contenir un espace de campement tout relatif. Parti en éclaireur, je reviens un peu désenchanté : dans le bas fond, c'est très humide et plus haut, les buissons et les herbes n'augurent rien de bon pour cette première nuit sous la tente. N'étant pas sûrs de trouver mieux nous ne jouerons pas les difficiles. Nos tentes 3 " seront montées en 2 minutes en testant les rares emplacements possibles. Les sacoches seront utilisées comme paravent pour le camping gaz. Une chose est sûre, nous ne serons pas gênés par le bruit. Ce soir, nous ne nous laverons pas malgré la

présence d'un canal inaccessible du fait de sa profondeur.

Nous apprécions entre autre la soupe chaude et la tisane de verveine avant de regagner nos tentes et être ainsi à l'abri du vent glacial : il est 19h !

Au petit matin, nos abris sont recouverts de gelée blanche et les flaques d'eau sont devenues superficiellement solides. Mais notre moral n'en est pas trop affecté puisque nous roulons vers le sud !

8 km après nous apercevons la silhouette élancée et harmonieuse du château qui domine Olite, petite bourgade de 3000 habitants. Nous déambulons dans les rues peuplées de vieux édifices dont certains sont coiffés de capricieuses toitures coniques d'ardoise.

Au sud d'Olite, nous atteignons la plaine pour rejoindre les Bardenas. Nous décidons de prendre de petites routes pour arriver à Rada. Là une déception nous attend : la route s'arrête pour laisser place à des chemins. Un autochtone nous défie d'arriver à bon port alors qu'un autre nous donne des renseignements qui s'avéreront très utiles. Nous voici donc, navigant seuls, dans cet espace quasi désertique. Mais nous avons des craintes concernant les roues de nos vélos très chargés : les creux, les bosses, les cailloux participent à l'inconfort et sollicitent les rayons au maximum. Arrivés à un carrefour, nous devons nous rendre à l'évidence : il nous est difficile de continuer à gauche le chemin qui longe ces montagnes dénudées à la manière des sites vus dans les westerns sous peine de casser les rayons de nos roues arrières supportant trop de poids. Nous abandonnons donc à regret ce chemin enchanteur pour rejoindre la route qui mène à Tudela. Nous entrerons dans un bar pour mettre à jour notre blog, Le propriétaire nous invitera à mettre nos vélos à l'abri dans son garage voisin,

Nous partirons pour Cabanillos sous un ciel très gris et nous

trouverons un abri derrière une cabane à l'écart, le canal nous assurant l'eau pour le repas et la toilette .

Nous retrouverons au petit matin la route avec un peu plus loin le paysage des Bardenas : Fustinana, Cortes, Frescano, Magallon, Fuendejalen. Il n'y a plus de vent pour affronter le col à 900 m. Arrivés au sommet, nous pouvons admirer la grande plaine. Nous profiton d'une fontaine avec une bergerie pour nous laver à l'abri. Nous descendons vers Tierga, beau village dans cette montagne aride.

A Illueca, nous camperons en bordure de route près d'une bergerie. La nuit sera perturbée par les bêlements incessants des brebies et des agneaux qui ne connaîtront jamais la liberté. Au matin, c'est les yeux fatigués que nous affronterons la gelée blanche. La côte qui s'annonce nous réchauffera rapidement. Après Morès, nous rentrerons dans des gorges splendides. A Catalayud, nous sommes très bien accueillis à la bibliothèque municipale pour écrire notre blog, seul lien qui nous rattache à notre famille et aux amis. Les commentaires qu'ils nous joignent seront les bienvenus. Après Nuevalos, il est un peu tôt et nous décidons de monter jusqu'au monastère de la Piedra. Malgré le froid, les arbres, certainement des aubépines, commencent à montrer leurs fleurs. Nous apercevons le rio Piedra qui a creusé sa route encaissées. Nous sommes heureux d'évoluer dans ces paysages aussi grandioses et nous camperons plus loin, presque au sommet de la route, à côté d'une bergerie et de son abreuvoir. De petites mouches apparaissent et Jean Michel tente de les éloigner en faisant du feu, mais en vain. Soudain des centaines de moutons arrivent et nous sommes effrayés pour l'avenir de nos tentes. Heureusement, ils viennent s'abreuver et n'iront pas au delà. Le berger nous fait un signe d'amitié et bientôt les ovins disparaissent dans la colline. Les mouches sont très nombreuses maintenant mais peu vivaces / sont elles

engourdis par le froid ? D'un revers de main je les fais tomber de ma veste. Nous nous réfugions dans nos tentes à 19h40.



LA CASTILLE Y MANCHA

A Molino de Aragon, Nous entrons dans la province de la Mancha. Il faut monter avec un vent défavorable et en rafale, ce qui nous demande beaucoup d'attention. Les éoliennes ont remplacé les moulins.

Villafranca : aucun autochtone dehors ! Avec ce froid et ce vent, ce n'est pas étonnant Nous descendrons vers le parc du Haut tage par une pente de 13 %.

Il nous faudra 4h pour gravir 44 km. J'ai en effet décidé de mettre pied à terre dès que la vitesses est inférieure à 6km/h. Comme chaque jour vers 16h-17h, nous sommes à l'affût d'un endroit pour camper. Bien souvent c'est Jean Michel qui est le plus doué pour en dénicher un. Nous trouverons une grande maison abandonnée avec une longue terrasse abritée. Pour l'eau, je descendrai vers le Tage à 500m de là. Nous n'aurons roulé que 67 km et nous sommes fatigués:pluie, froid, vent et côtes auront eu raison de nous. Il est difficile de se déshabiller pour faire notre toilette à l'eau froide. Elle ne dure pas longtemps mais nous goûtons ensuite à un bien être réconfortant.

Le lendemain nous nous apercevons que nous n'en avons pas fini avec les dénivelés à13%, d'ailleurs on nous met en garde sur le danger de cette route. Vers Poveda de la Sierra, « un touriste » surpris de nous voir chevauchant un vélo par un temps pareil nous predra une photo devant une statue de mineur. Les mines de cuivre sont en effet très nombreuses dans la région mais sont elles encore exploitées ?

Nous montons à Beteta pour nous ravitailler. Nous sommes accueillis par l'épicier qui nous prêtera son ordinateur. Il parle français ce qu'apprécie Jean Michel. Son épouse est

originaire de Poitiers et ils vont chaque année. Les nouvelles ne sont pas bonnes : le mauvais temps devrait s'amplifier !

La route vers Cannizares est un régal : pas de vent, côtes rares et faciles. Peu après nous sommes obligés de bifurquer à droite à cause d'un très long tunnel qui nous est interdit. Nous sommes effrayés par un panneau qui indique 10%. Heureusement, il s'agit d'une erreur, c'est seulement une petite côte de 1 km qui nous mènera vers un sommet qui domine la vallée. C'est ensuite une merveilleuse descente par une route magnifique vers Canamares.

Après le défile de Priegonos arrivons à Villaconejos. Ici commence la ruta del mimbre ou route de l'osier. A Canaveras le propriétaire du café nous prêtera son ordinateur. De nombreux villages ont leur nom qui commence par cana qui signifie roseau.

Nous camperons à 4 km de là sur une colline rocailleuse qui domine la route. J'irai chercher de l'eau à Buciegas et remplirai une réserve de 4 l qui servira au repas et à la toilette. Le ciel est un peu dégagé et nous goûtons des moments de joie par une vue à 360 degrés.

Le lendemain, nous retrouvons les côtes, la pluie et le vent glacial. A Huete nous nous réchaufferons en prenant un chocolat chaud. A un moment, de gros grêlons rendent notre progression périlleuse. Entre deux averses nos habits sèchent vite grâce aux déplacements de l'air. A Villamayor de Santiago, la température affiche 10 degrés et nous n'avons plus d'eau dont Jean Michel est gros consommateur. Nous déambulons dans les rues à la recherche d'une fontaine. Nous sollicitons un couple d'habitants juste avant qu'il ne s'engouffre dans sa maison. Une petite discussion s'engage qui mettra notre moral à rude épreuve / la météo indique un temps pire au fur et à mesure que nous approcherons de l'Andalousie et nous sommes le 24 avril ! Nos espoirs s'envolent en fumée : ce sera dur ! Les bidons

remplis, nous sortons de la ville. C'est la plaine, il n'y a pas d'arbre et le vent souffle très fort. Nous nous décidons à nous diriger vers des champs où nous croyons voir quelques pins pour nous mettre à l'abri. Chacun va à droite et à gauche en éclaireur. On se retrouve pour confronter nos déconvenues. Finalement nous opterons pour un jeune et petit bosquet qui nous protégera un peu. Vers le soir, le vent tombe enfin et nous sommes rassurés pour nos tentes.

Le réveil sera difficile avec la gelée blanche sur nos tentes qui engendraera des difficultés pour les plier. Nous affronterons le vent dans cette plaine immense pour atteindre Quintanar de la Orden puis Pedromunos.

A El Toboso nous constatons que la bibliothèque n'ouvre que l'après midi. Une habitante, voyant notre désarroi nous propose de la suivre chez elle pour mettre à jour notre blog. Nous gardons le souvenir de cette âme généreuse bravant le risque d'accueillir des étrangers. Cependant nos vélos chargés et peut être notre âge, constituent une justification de notre bonne foi. Elle nous proposera par la suite de visiter l'église qu'elle est en train d'orner avec des amies pour la fête sainte. Pour la remercier nous essayerons d'admirer ce lieu. Elle a réalisé de petites insignes en forme de cœur qu'elles vendront certainement durant les manifestations. Elle en donnera un à chacun de nous pour offrir à nos épouses.

Nous cherchons la route la moins fréquentée pour aller à Alcazar. Un moniteur d'auto école s'arrêtera par deux fois pour nous indiquer la direction mais, il est impossible de lui faire comprendre que nous ne voulons pas circuler sur une route où le trafic est très important. Nous nous confondrons en remerciements mais ne changerons pas d'itinéraire. La gentillesse et la volonté de rendre service est parfois contraire à ce que l'on attend.

A Pedromunos, un employé municipal nous offrira de l'eau. C'est un ancien cycliste et nous aurons droit à de très

nombreuses questions. C'est dans le parc que Jean Michel est interpellé par une dame : il vient de laisser choir la protection de pluie de ses bagages.

La route pour Tomelloso est abominable : une ligne droite sans fin et exposée aux intempéries . Après le village, nous nous replierons vers un petit chemin où des pins constitueront un abri naturel. Nous préparerons notre repas et mangerons dans nos tentes où la température est vraiment plus clémente. Je supporterai encore mes deux duvets.

A Argamasilla de Alba, nous sommes sur la route de Don Quichotte . Après Valdepenas nous nous dirigeons vers Santacruz de Mudela. C'est maintenant que certaines craintes concernant le passage du desfiladero de Despenaperros m'assaillent : J'avais prévenu Jean Michel, lors des préparatifs : en visionnant l'itinéraire sur google map il semblait exister une voie longeant l'autoroute et qui n'apparaissait pas sur la carte.

En fait dans un café on nous dit qu'il s'agit d'un chemin peu praticable et que l'on nous déconseille : il vaut mieux utiliser l'autoroute sur quelques kilomètres ! Dépités, nous continuons sur le chemin jusqu'à la sortie de la ville et rencontrons la guardia civil : le chemin est praticable sauf en cas d'orage. De toute façon, nous n'avons pas le choix.

Il faut monter et descendre et souvent nous mettons pied à terre. Nous camperons dans un terrain marécageux en de nombreux endroits. Des tranchées ont été creusées pour empêcher l'eau de descendre. Nous nous laverons dans des flaques très nombreuses. Parfois nous entendons le train qui passe au loin.

Almuriel passé, nous continuons sur le camino en mauvais état et souvent très pentu. On longe l'autoroute jusqu'à Venta de Cardenas et on aboutit sur la belle petite route qui passe par le desfiladero de despenaperros situé dans un parc national. L'environnement est constitué de lignes de chemins de fer, d'autoroute, de viaducs impressionnants, de tunnels et

nous montons à Santa Helena. Nous aurions pu apprécier la belle petite route qui mène à La Aliseda si de grosses averses n'étaient pas arrivées. Nous continuons jusqu'à La Carolina où une déception nous accueille / le chemin reprend ses droits jusqu'à Bailen, une véritable galère. Nous devons affronter un très violent orage qui nous amène à nous réfugier de toute urgence sous le préau de la station d'autobus. Il est 17h et nous réfléchissons à ce que nous allons faire : attendre 21h pour déployer nos tentes ou partir dès que le temps le permettra, mais pas trop tard (les nuages qui obscurcissent le ciel accélèrent l'arrivée de la nuit). Le préau s'anime, beaucoup de jeunes s'y rassemblent et cela laisse présager d'une nuit mouvementée. Nous optons pour la deuxième solution et partons vers 18h.

Il nous faut au plus vite trouver un lieu de repos pour la nuit. Sur notre droite une vieille tuilerie en ruine nous offrira peut être une opportunité. Les salles sont très nombreuses mais dans un tel état de saleté que nous renonçons. Nous enfourchons donc à nouveau nos vélos avec quelques craintes. A gauche, un ancien bar restaurant avec un grand parking pourrait in extremis nous accueillir. Il est rempli de décombres mais nous n'avons plus le choix. Nous dégageons une large place pour y positionner nos tentes. J'irai chercher de l'eau pour la toilette en évitant de me faire remarquer car la route est toute proche. Soudain une voiture arrive et stationne moteur allumé à une centaine de mètres. Jean Michel est aux aguets. Que peut il se passer ? Nous sommes prêts à assumer une situation délicate. Alors que je m'habitue à cette présence, Jean Michel s'interroge. Il essayera tant bien que mal de gêner l'entrée avec des planches. Après une attente qui nous paraîtra interminable, le véhicule quitte le parking, nous sommes libérés et notre nuit de repos pourra commencer.

Nous arrivons à Lahiguera. Un imprimeur, rencontré dans le bar, nous propose de venir utiliser son ordinateur dans son

atelier. Par la suite, il laissera un message d'encouragement sur notre blog. Dès Arjona, le paysage consiste en des collines toutes envahies par des oliviers et nous aurons beaucoup de difficulté à étaler nos tentes. Nous trouverons enfin une oliveraie non boueuse et légèrement herbeuse auprès d'une réserve d'eau malheureusement inaccessible excepté pour les canards sauvages. Qu'importe, les nombreuses flaques d'eau constitueront un lavabo naturel. Le lendemain, deux kilomètres plus loin, nous apercevrons un beau site de repos avec table et banc ! Après Porcuna et Baena, nous montons vers Dona Mencia. Jean Michel m'attendra à la bifurcation tandis que je monterai au village pour aller chercher du pain (une denrée indispensable) en ce dimanche de Pâques. Soudain une très forte pluie accompagnée d'un vent violent m'oblige à me mettre à l'abri mais un peu tard pour éviter que mon porte carte ne soit endommagé. Je trouverai une rare boulangerie très discrète grâce au renseignement d'un passant habillé en soldat romain pour une manifestation à caractère plus ou moins religieux. Le mauvais temps s'est calmé, ce qui nous donne l'occasion de découvrir le point de vue depuis un promontoire. Nous descendons vers Cabra. Tout à coup la route se change en autoroute pour accéder à Lucena. Notre carte de 2005 ne nous est pas très utile. Après des tentatives infructueuses pour passer en vélo, nous nous rendons à l'évidence / revenir sur Cabra et rejoindre Monturque et Moriles où nous assisterons à un défilé de légions romaines. Sur notre route, nous humons les senteurs issues des centres de production d'huile d'olive, ce qui est très surprenant car celles-ci ont été ramassées en octobre. Comment ont-elles pu être conservées ? Nous arrivons à Porto Alegre (il y a aussi un village du même nom au Portugal). Après Puente Genil, nous nous arrêterons pour la nuit dans une oliveraie au sol plus ou moins caillouteux ?

Après une nuit ordinaire, nous repartirons sous un ciel ordinaire, c'est à dire très nuageux. Nous devons grimper une

grande côte pour échapper au brouillard d'Estepa. Après Gilena, à Martin de la Jara le ciel devient plus clair et pendant 30 minutes le vent est enfin avec nous. Vers Sierra de Yeguas, nous traversons une région creusée par des torrents et riche sur le plan géologique. Après Teba, vers Cuevas de Beceno, nous passerons une nuit tranquille dans la magnifique montagne en retrait de la route.

Ronda sera notre premier grand village de la journée. C'est un lieu très touristique où la vue plongeante sur la plaine depuis le parc est exceptionnelle. Nous serons par la suite harassés par cette route qui monte, agressés par le vent et la pluie. Nous descendrons vers Atajate sous une pluie diluvienne. Nous irons nous réchauffer autour d'un chocolat dans un café avant de nous réfugier sous le lavoir. Nous attendrons avant d'étaler nos tentes. Cette attente dans le froid et l'humidité nous paraît une éternité. Nous avons le moral au plus bas mais nous ne devons pas le montrer, cela nous donnerait des envies de renoncer à notre grand projet. Il faut donc endurer ces conditions. Une dame âgée arrive pour remplir ses cruches. Elle n'est pas bavarde et nos efforts pour retirer nos tentes n'est guère récompensé. Elle positionne un gros tube plastique pour capter l'eau qui coule de l'autre côté du lavoir et ne se g[^]ne pas pour inonder l'endroit où l'on essayera de dormir. Nous mangerons assez tôt pour rentrer à l'abri dans nos tentes.

Dès le lendemain, nous sommes réveillés par un habitant qui vient également remplir ses nombreuses bouteilles. L'eau doit être de très bonne qualité ! Mais cette fois ci, nous engageons un dialogue d'autant plus facilement qu'il parle français. Il est originaire de Marseille mais vit en Espagne depuis longtemps et n'a pas beaucoup d'attrait pour la France qu'il voit entrer en crise alors que l'Espagne en sort. Ce matin, nous avons le moral car le soleil perce parfois les nuages et cela nous donne l'occasion d'admirer les paysages depuis les nombreux miradors d'autant plus que la route descend.

L'ANDALOUSIE

Nous sommes bien en Andalousie : les premiers orangers et citronniers apparaissent. On sent l'aubépine en fleur. Nous profitons maintenant du soleil pour faire sécher nos tentes et nos équipements humides. A Taraguilla nous envisageons aller à Algeciras mais l'on nous dit que nous ne pouvons y accéder que par l'autoroute et que c'est exceptionnellement autorisé pour les vélos. Nous faisons une tentative qui ne durera que quelques minutes : les nombreux camions transmettent des trépidations sur les bas côtés qui ne sont pas très larges. Jean Michel est catégorique : il ne continuera pas. Il n'y a pas d'autre solution que de passer par Los Barrios , ce qui allongera énormément la route en y ajoutant également de fortes côtes. Heureusement l'itinéraire est très peu fréquenté.

Pédalant derrière Jean Michel, je suis effrayé en voyant le voile de sa roue arrière qui a pour conséquence de faire toucher parfois la jante aux patins de frein. Il s'en plaignait déjà auparavant ! C'est le problème des v-brakes par rapport aux freins à disque. Il est obligé de mettre pied à terre. Verdict : 3 ou 4 rayons cassés. Nous démontons la cassette et, très sceptique, je le laisserai tenter de réparer pour me rendre au village afin d'acheter une roue auprès du vélociste dont le magasin se trouve au milieu de grands immeubles. Si cela ne va pas, il faudra que je repasse avant 19h. Jean Michel refusera cette roue au motif qu'elle n'est pas identique à la sienne. La suite lui prouvera qu'il avait tort et cela me fera rager mais je ne le laisserai pas paraître. Nous endurons assez le mauvais temps pour ne pas rajouter des problèmes. Il est obligé de marcher à côté de son vélo et nous sommes à 9 km de Los

Barrios. A mi chemin je me décide de le quitter pour solliciter auprès du commerçant un petit délai. Je retournerai sur la route pour guider Jean Michelet je repérerai au passage une petite place de terre battue pour un éventuel bivouac au cas où la nuit serait tombée à la sortie du magasin. Nous sortirons de l'atelier vers 20h et nous passerons donc la nuit dans ce grand village.

Vers 1h du matin, je serai réveillé par, me semble t il ,la guardia civil qui restera discrète. Nous nous levons de très bonne heure pour éviter toute difficulté avec les autorités. Cela n'empêchera pas un proche habitant venir nous faire remarquer que nous n'avons pas le droit de camper ici et nous n'insistons même pas pour lui faire remarquer que nous ne pouvions faire autrement. Nous supposons qu'il a dû nous dénoncer hier soir. Le vélociste nous a précisé que l'on pouvait prendre un chemin pour se rendre à Tarifa à travers la montagne. Finalement pour éviter de nous perdre et parce que nous en avons assez des côtes, nous préférons aller à Agéciras, mais cela a été une erreur. Il vaut mieux bien souvent affronter les difficultés du moment afin de se préparer un futur agréable. Nous arrivons au port au bon moment et dans demie heure nous nous trouvons sur le ferry d'où nous pouvons voir Gibraltar tout près. Le Maroc va nous accueillir.



LE MAROC

Nous ne nous attendions pas à trouver le port de Tanger aussi immense. Le passage à la douane s'effectue sans problème et nous dirigeons vers la ville que nous croyons située à 1 ou 2 km. Nous avons cependant un doute car nous ne voyons aucun immeuble. Nous n'en croyons pas nos oreilles lorsque la police nous dit qu'il faut faire 40 km et bien sûr nous ne pouvons pas passer par la 4 voies. En fait, le port de Tanger vient récemment d'être transféré à l'ouest. Nous prenons donc la route qui mène à un village. Auparavant nous trouvons une banque pour procéder au change. Lors de cet arrêt, je suis intrigué par la présence d'une personne qui regarde un peu trop nos vélos et qui nous dit quelques paroles incompréhensibles. J'apprendrai par la suite qu'il veille sur nos vélos pour ensuite réclamer son dû.

Nous atteignons un croisement où sont disposées de nombreuses baraques de commerçants. Faut il aller à droite ou à gauche ? Nous choisissons au hasard et sommes arrêtés au bout de 2 km : le chemin boueux et cabossé devient impraticable. Nous en profitons pour déjeuner sous une petite pluie. Jean Michel me confiera par la suite qu'il était sur le point de rentrer en Espagne.

Nous retournons au croisement et sommes abordés par un homme, qui semble être le chef, pour nous proposer un taxi. Nous refusons que nos vélos soient transportés sans soin dans un véhicule de tourisme. Finalement il contacte par téléphone une personne qui arrivera avec un véhicule un peu plus compatible mais inconfortable.

Le chauffeur nous déposera devant un bus que nous croyons être de la compagnie nationale CTM et nous sommes pris immédiatement en charge sans que nous le demandions :

nos vélos et bagages sont chargés dans le bus et le chef nous demande bien sûr un pourboire. Etant par nature un radin, je lui donne une centaine de dirhams mais je comprends très vite que cela ne suffira pas, Le prix du billet étant peu élevé nous consentons à une grosse rallonge, Lors du voyage à Marrakech nous nous apercevons que nous avons été leurrés, cela nous servira de leçon.

Aux arrêts, nous sommes sidérés par le manège de certains marocains qui courent, en criant avec des tickets, auprès de touristes pour leur proposer , à la limite du harcèlement, tel « taxi » jaune ou tel bus. Nous arriverons à destination vers 3h du matin.

Le bus ayant beaucoup de retard, on nous informe qu'il faut faire au plus vite pour descendre, Je pénètre dans la soute et fais passer tous les bagages que je vois et le bus part aussitôt vers Tanger, Jean Michel me demande où est son sac contenant son matelas et son duvet, Aussitôt, je suis pris de panique : ce dernier a dû être déplacé et se trouver à l'écart de nos affaires dans la soute. Notre voyage doit donc se terminer ici ! Voyant notre détresse, un policier s'approche et nous rassure : il va arranger cela par téléphone : un car doit venir bientôt de Tanger et croisera celui qui y va, l'échange pourra se faire à un arrêt, les chauffeurs étant au courant, Il nous amène au poste situé dans la gare routière et tient à nous montrer que nous avons bien de la chance d'être tombé sur lui : les agressions et les vols sont nombreux et il nous en donne un exemple en allant nous présenter un homme qui dormait sur un banc et dont les poches du pantalon ont été coupées au couteau afin de mieux le dévaliser. Nous ne sommes pas dupes et sommes bien convaincus qu'il exagère pour nous montrer qu'il est indispensable et que le pourboire élevé n'en sera que plus justifié. Nous attendons, dépités et fatigués, dans la pièce en présence d'un adjoint avec lequel je me sens obligé de meubler la conversation. Par moment, laissés seuls nous nous mettons

d'accord sur la conduite à tenir. Vers 6h00, le policier, triomphant, arrive avec notre sac à dos mais il ajoute que cela a coûté très cher à « son ami » qui a été amené à acheter une carte de téléphone.. Le verdict tombe : ce sera 200 dirhams soit environ 20 euros. Nous négocions en faisant valoir que si nous voyageons à vélo c'est que nous ne sommes pas riches. Nous nous en tirerons pour 150 dirhams. Lorsque nous partons, nous apercevons par la fenêtre nos deux énergumènes qui se partagent la somme. Leurs « amis » auront certainement comme compensation le laisser aller des policiers dans de futures occasions.

Nous allons visiter la vieille ville. Ebahis par les vieux monuments, Jean Michel cherche en vain son appareil photo : il l'a laissé sur la table du poste ! Le retour est immédiat mais nous nous trouvons devant une porte close. L'équipe de relève arrive enfin et bien sûr l'appareil photo a disparu. Jean Michel propose de regarder dans l'armoire mais le chef s'y oppose et la situation risquant de s'envenimer, nous partons dépités à la recherche d'un lieu pour cette nuit ce qui nous permettra également de loger nos vélos en toute sécurité et profiter de la journée pour visiter.

Nous déambulons dans le dédale de rues étroite du souk en prenant garde aux deux roues motorisées qui passent très rapidement même dans les sens interdits. Nous nous perdons assez facilement dans ce labyrinthe bordé de part et d'autre de petites remises magasin. Jean Michel achètera pour les siens des babouches dans un étal aux couleurs vives et multiples. Au passage nous pouvons admirer la dextérité de quelques artisans . En particulier un tourneur utilise ses orteils pour faire fonctionner son tour tandis que ses mains manipulent rapidement un morceau de bois qui deviendra sous peu une magnifique œuvre d'art. Ca et là des commerçants vendent également de la nourriture : les pâtisseries sont alléchantes mais la viande et le poisson qui sont incessamment débarrassés

des mouches par le vendeur à l'aide d'une sorte de plumeau. Malgré cela nous irons réserver le restaurant pour ce soir. Nous n'oublions pas de nous rendre à la fameuse place Jemaa. Les touristes y sont les bienvenus pour les autochtones : à la moindre tentative de photographe singes et serpents, vendeurs d'eau, conteurs, un marocain s'avance pour réclamer un pourboire. Le soir nous apprécierons les pâtisseries mais la viande nous apparaît d'origine douteuse. Nous finirons par le thé offert par le patron qui nous dévoilera sa recette : une fois l'eau bouillie, on y jette le thé pour le laver. L'eau est ensuite éliminée. Après une deuxième infusion, la menthe et le sucre seront rajoutés et le service se fera en remplissant les verres à la manière d'un robinet situé à une cinquantaine de centimètres pour assurer l'aération.

Au matin, traverser la très large rue sera difficile même en utilisant le seul passage clouté : c'est le règne de la voiture et cela est de mauvais augure pour notre voyage à vélo. Nous arrivons enfin à sortir de la banlieue et nous nous dirigeons vers le barrage de Lalla. La route est très mauvaise et la circulation intense. Aux coups de klaxon, il faut se mettre sur le bas côté qui est quasiment impraticable surtout pour mon vélo. Jean Michel est loin devant moi. Pourrons nous continuer comme cela très longtemps ? Vers Duminat, nous décidons de prendre la route vers Tahanoute, direction vallée de l'Ourika. Nous mangeons au milieu des oliviers et nous recevons la visite d'un jeune. Malheureusement les difficultés de la langue rendent cette rencontre très furtive. Un troupeau de moutons traverse la route et c'est pour nous une occasion supplémentaire de s'arrêter. La vieille bergère nous envoie un baiser avec sa main et cela nous surprend beaucoup sachant qu'ici il ne faut pas toucher une femme même pour lui serrer la main. Nous apprendrons par la suite que ce comportement est tout à fait normal. Vers le soir, nous recherchons un endroit sauvage pour camper. Ce sera impossible à trouver et en certains endroits, des

autochtones, devinant nos intentions nous en dissuadent. Au village d'Asguine, lassés, nous demandons à un habitant : il tentera auprès d'une voisine qui refusera de nous accepter. Finalement, il nous conduira chez un jeune berbère qui acceptera de nous héberger dans la maison d'un soit disant ami moyennant 300 dirhams que nous négocierons bien sûr. La maison est située en hauteur et on y accède par un dédale de chemins pentus au travers du village ; ce sera épuisant avec nos vélos très chargés. Nous entamerons une grande discussion autour d'un thé sur la terrasse puis il nous laissera seuls.

Le départ vers les cascades de Setti Fetma se fera sous la pluie. La route est souvent défoncée, les oueds débordent et traversent la chaussée chargés de boues rouges. A l'arrivée, la route bitumée fait place à aux chemins plus ou moins boueux. Nous ne verrons pas la cascade, excédés que nous sommes par le froid et la pluie. On commandera un repas que l'on nous servira dans un garage réquisitionné pour l'occasion et situé au fond du village. Comme d'habitude, l'origine de la viande restera douteuse. Nous nous réchaufferons autour du brasier, échangeant nous impressions avec les gens du lieu. Le Toubkal est enneigé et la traversée ne laisse présager rien de bon. Nous décidons de rebrousser chemin pour rouler sur le moyen atlas qui sera certainement beaucoup plus accueillant.

Vers Aghbalou, la pluie reprend et nous oblige à nous mettre à l'abri sous le porche d'une maison. Aussitôt son propriétaire sort et rentre illico, ce qui nous interroge. Peu après le voici qui revient avec un plateau, trois verres, une théière et des gâteaux ! Il ne parle pas français mais le courant passe très bien. Nous nous quittons la main sur le cœur.

A Tnine de l'Ourika, un orage de grêle nous oblige à nous mettre à nouveau mais très légèrement à l'abri contre une porte de garage. Un monsieur sort de la maison et nous nous attendons au pire comme cela se passe en France. En fait, il vient nous serrer la main et ouvrir le local. Sa sœur viendra

nous rejoindre avec du thé et des gâteaux. Elle habitait Paris. Par contre nous ne verrons pas son épouse mais cela ne nous étonnera pas. Nous discutons tous les quatre en attendant que la pluie cesse. Nous partons sur une route toute droite et très légèrement vallonnée. Il nous faudra à nouveau nous abriter mais cette fois ci ce sera sous le porche d'une mosquée située un peu à l'écart du village et en présence de quelques jeunes que nous ne comprendrons pas mais qui nous tendront un piège en nous faisant comprendre que l'on serait mieux dans la mosquée ! Nouveau départ sur cette route monotone. Beaucoup de gens, des bergers, des jeunes, des femmes, marchent à droite ou à gauche , ce qui nous surprend. Parfois une voiture s'arrête pour les transporter moyennant certainement quelques dirhams. A Dit Ourim, nous décidons d'aller à l'hôtel. Un jeune d'une dizaine d'années nous propose une chambre à 300 dirhams que nous n'acceptons pas et finalement il se rabat sur une pièce à 50 dirhams. Nous montons et, n'abandonnant pas, il veut nous monter une chambre plus décente. Il ne réussira pas à nous convaincre, habitués que nous sommes aux difficultés que nous avons vécues en camping sauvage. Une odeur nauséabonde émane des wc et nous irons aux toilettes à reculons. Les lits sont totalement défoncés. Nous installerons des cordes à linge pour faire sécher nos affaires. Nous allons faire un tour dans la halle où se trient le souk mais le froid nous fera rentrer plus rapidement. Malgré tout et sachant que nos vélos sont à l'abri, nous dormirons très bien.

Nous partons sous un soleil radieux nous laissant voir les montagnes du haut atlas toutes enneigées. Nous mangeons un peu à l'écart de la route. Bientôt des jeunes arrivent avec une carriole tirée par un âne. Nous essayons tant bien que mal de communiquer. Nous arrivons à comprendre qu'ils viennent de la fête du village voisin où il y avait une course de vélo. L'un d'eux voudra me prendre en photo sur la carriole et il en tirera une certaine fierté. Nous provoquons un petit attroupement : un

jeune et une dame arrivés par la suite nous observent. Un autre, voulant me rendre service, prendra mon petit sac poubelle et le jettera dans le champ. Comprenant mon ferme désaccord, il ira la chercher pour me la remettre. Ils continueront leur chemin, nous laissant avec un autre adolescent qui vient d'arriver. Celui ci parle français et va passer son bac littéraire. Nous le félicitons pour la façon de s'exprimer et lui prodiguons nos souhaits de réussite. Nous repartons avec une pensée pour ces jeunes très simples mais si sympathiques. Après avoir fait nos commissions à El Kala, nous nous prenons la route nationale de Fes. Nous vivons alors un enfer : les bas côtés sont surbaissés et chaotiques. La route est très étroite et les camions et les bus nous klaxonnent derrière, signe qu'il faut quitter la route au plus vite. Nous n'avons pas essayé de leur tenir tête et nous obtempérons immédiatement. Il nous tarde de prendre la prochaine route à gauche. Notre hâte d'en finir nous fera prendre à gauche trop tôt ais nous ne nous en apercevrons que plus tard.

Cinq kilomètres plus loin nous repérons un endroit pour camper et je laisserai Jean Michel pour aller chercher de l'eau en arrière dans un petit canal. Jean Michel a reçu la visite d'un homme qui par signe lui a fait comprendre que l'on nous voyait et que c'était dangereux. Nous décidons donc de continuer dans la montagne. Un jeune nous rattrapera en vélo et nous comprendrons dans son charabia que cette route ne mène nulle part. Nous insistons car nous croyons trouver en lui de la mauvaise foi. Arrivés au sommet nous repérons une grande buse de pont qui pourra nous servir de chambre pour la nuit, à l'abri des regards mais dont la propreté laisse plus qu'à désirer. Nous mangeons en attendant mais nous voyons toujours des gens qui apparaissent par ci par là. Enfin nous nous installons mais il me semble que Jean Michel n'apprécie guère et qu'il passera une mauvaise nuit. Nous venons d'être repérés par deux personnes. Qu'importe, je dormirai bien.

Le lendemain nous partons . Dix kilomètres après, il faut nous rendre à l'évidence : cette route ne nous mène nulle part : nous regrettons de ne pas avoir fait confiance à ce jeune non pas tant par les 20 ou 30 km supplémentaires accomplis mais surtout pour l'avoir déçu. Certes on nous dit qu'il y a un chemin de terre qui nous éviterait de revenir mais nous ne voulons pas aggraver notre situation. Au village voisin nous achetons 2 pains pour 6 dirahms à un marocain malhonnête qui goûtera de ma colère et obtempérera. Nous cherchons à camper auprès d'une grande ferme. Un italien nous dit que c'est privé et qu'il n'est pas le patron mais qu'à la ville voisine on trouvera des lits dans une auberge. Même peu convaincus, nous y allons : l'étonnement des gens à notre demande nous oblige à rebrousser chemin. A 2 km à droite nous voyons au sommet d'une colline de vieux bâtiments en terre dont une bergerie. Nous sommes bien isolés et à l'abri des regards. Jean Michel allumera sa lampe ce qui m'exaspérera malgré mes recommandations.

Le lendemain, nous prenons la direction de Boujad. Nous atteignons un grand plateau qui ressemble à celui du Larzac si ce n'est que nous voyons des tentes de berger. Il est midi et nous nous laverons dans des flaques d'eau. Des hommes, transportés par des camions dans des bennes nous regardent en passant et semblent désapprouver notre attitude. A Fkih Ben Salah nous faisons des courses et nous rencontrons un professeur de physique et chimie qui interrompra son cours à des adultes pour nous diriger vers un lieu où nous pourrions alimenter notre blog pour donner des nouvelles à nos familles. Un adolescent sur le bas côté tente de réparer sa minimoto. Nous lui prêtons un cruciforme mais nous craignons que sa réparation ne dure pas très longtemps et il s'arrêtera en effet par la suite 2 km plus loin. Il a une cage dans laquelle se débat un petit oiseau : les citadins sont très épris de ces oiseaux là dont je ne me rappelle plus le nom et qui coûtent très chers. Deux

marocains s'approchent et nous discutons. Ils nous proposent de prendre le thé avec du pain, de l'huile d'olive et des dattes. Dans le champ près de leur maison. L'un d'eux se mettra un peu à l'écart pendant quelques minutes pour faire sa prière. Vers le soir, ils nous proposent de manger chez eux ; nous refusons et nous préférons camper, ce que regrettera Jean Michel par la suite.

Ahmed, c'est son nom, nous amènera le repas très appétissant: du bœuf et des frites. Il a fait ses études à Casablanca et est très cultivé. Nous parlons de la France et il nous contera toutes ses démarches pour immigrer dont une qui nous a amusés : soupçonné d'avoir, à juste titre, trafiqué sa carte d'identité, il est amené au poste pour être soumis à la question ! Et on lui demandera le nom du président de la république en 1980, Il n'est pas le seul à faire de telles démarches, ils rêvent tous de la France et nous les rappellerons certainement en vain à la réalité. Nous croiront ils ? Son frère part de temps en temps travailler dans les serres en Espagne plus précisément Almeria : une véritable exploitation payés 2 euros de l'heure dans un environnement torride et toxique. Il critique le gouvernement en les traitant tous de voleur mais il vénère le roi. Il fait le commerce des animaux, il possède un tracteur et veut acheter un pick up. Il nous dit que ceux qui possèdent un troupeau sont riches , nous en aurons la preuve par la suite. Nous nous quitterons très tard, Ahmed n'étant pas là demain puisqu'il part à 5 heures du matin vendre à un souk.et il nous dit que sa maman nous apportera le petit déjeuner.

Effectivement la maman d'Ahmed nous apporte le petit déjeuner : je me rappelle du pain et de l'huile d'olive et du thé qui sera préparé devant nous : un régal. Elle s'éloignera un peu par discrétion et nous lui ramenons le plateau en nous confondant en remerciements et toujours la main sur le cœur comme il se doit,

Nous ne saurons jamais si elle parle français.

Nous partons vers Boujad, ville la plus propre du Maroc que nous ayons rencontrée.

Après Kaf Msous nous rencontrons des paysages exceptionnels parsemés de belles fleurs sauvages : le printemps est enfin là. Nous demandons à camper à des bergers près d'un ruisseau. Ils sont surpris mais nous disent par geste qu'il n'y a aucun problème. Ils habitent à côté et leur curiosité les pousse à venir nous voir monter les tentes. Le lendemain, Jean Michel me dit que quelqu'un s'est approché pendant la nuit qui pour moi a été très reposante. Nous nous arrêtons à un carrefour et entamons un dialogue avec un homme parlant bien français. Kaamis, puisqu'il s'agit de lui nous propose de nous inviter soit à Mrirt soit dans la maison de campagne située à 2 km d'ici et à laquelle on accède par un chemin de piètre qualité. Son cousin nous reçoit et ses filles nous embrassent. L'intérieur est magnifique . Une heure après Kaamiss arrive et avant de nous délecter nous nous soumettons de bonne grâce aux règles d'usage : la grande fille verse de l'eau sur nos mains, un symbole simplement. Nous regrettons de ne nous être pas servis deux fois des succulentes pâtisseries. Peu après Kaamiss nous amène voir ses bergers dans la montagne en voiture. Il doit traiter des affaires pour le souk du lendemain. Son cousin nous fera visiter des anciennes mines d'antimoine.

Pour le repas du soir, nous ne serons que quatre, les femmes n'étant pas admises. Jean Michel s'étonne que les filles nous aient embrassés eu égard aux coutumes du pays. Le lendemain, les adolescentes ne nous embrasseront plus, la leçon a dû être donnée. Il faudra attendre encore quelques générations pour mettre fin à ce blocage. Au menu, soupe avec une pointe de coriandre, poulet cuit dans une sauce aux oignons puis rôti que l'on déguste à même le plat et à la main, ce qui n'a cependant pas dérangé Jean Michel. Lors de nos discussions, Kaamiss nous dira qu'il ne fait pas cela pour nous mais pour Allah ce qui nous a un peu choqué. Par la suite il m'est arrivé d'en parler à

des prêtres qui n'ont pas été choqués. Pour nous, toute proportion gardée, cela a été un peu désagréable, il faut dire que nous ne croyons pas en un dieu miséricordieux. Pour demain samedi, il nous propose de nous faire visiter un véritable souk, celui de Mmir qui est équivalent à nos marchés. Après avoir rentré nos vélos dans le somptueux salon à la demande de notre hôte, nous nous coucherons sur un des nombreux et grands tapis. Vraiment, tout nous surprend.

En chemin Kaamiss nous avouera qu'il ne comprend pas pourquoi nous voyageons à vélo et nous n'arriverons pas à le convaincre de notre plaisir.

Le marché est sale et poussiéreux mais immense, imaginez un champs de 3 ou 4 ha dans la nature. On y trouve de tout : marchands de bestiaux, « dentiste » ou plutôt arracheur de dent, conteurs, marchands de tissus ... Notre hébergeur doit s'absenter une heure et nous donne rendez vous au stand de tapisserie de sa sœur. Nous faisons un grand tour puis nous mettons à l'abri du soleil sous un stand. Aussitôt le propriétaire nous offre le thé. Kaamiss nous retrouvera enfin, un peu en colère de ne pas avoir respecté sa consigne. Il nous offrira le thé sous une tente avec son berger. Il nous prose de rester quelques jours même si lui ne sera pas présent. Nous déclinons son offre et lui demandons ce qui lui ferait plaisir : des cartes postales ou des photos pour sa grande sœur et ses filles. De retour à Bordeaux j'ai tenu ma promesse mais je n'ai jamais eu de retour malgré la réitération un an après. Après les accolades, nous partons vers midi. A Boukafrane la gendarmerie refuse de nous héberger contrairement à ce que l'on nous avait dit . Nous continuons donc vers Meknès et nous rencontrons en sens inverse deux cyclotouristes qui traversent le terre plein central d'une route à quatre voies pour venir nous serrer la main. L'un deux est un marocain de 58 ans qui va au Sahara et nous montre ses cahiers et découpes de journaux traduisant sa volonté de lutter contre le terrorisme depuis 2001. Le second

est beaucoup plus jeune et plus réservé. Ils nous inonderont de dattes et nous prendront des photos. Je n'ai jamais reçu de mails de sa part à moins que je je l'ai éliminé par inadvertance. Il nous donne des conseils pour camper au Maroc : éviter la campagne et demander dans les villages : il n'y aura pas de refus et ce sera dans la sécurité.

Nous testerons aussitôt sa recommandation : nous camperons dans le parc du château d'eau après avoir fait des achats chez l'épicier qui ne semble pas savoir bien compter même à ses dépens. Un couple de berger vient nous rendre visite mais impossible d'échanger. Il semblerait qu'ils nous demandent si l'on a besoin de quelque chose comme nous le confirmera par la suite le frère.

Un jeune campeur également dans des conditions très précaires. Il revient maintenant de son travail à Meknès où il est tailleur et parle assez bien français. Il vient nous voir avec un ami et nous proposera, ce qui nous paraît surprenant, du vin. Vers 21 h nous leur traduisons notre intention de nous coucher. Plus tard nous sommes assaillis par le bruit de la radio accompagné du chant litannique de notre jeune dont les effets de la boisson apparaissent et qui brûle des branches d'olivier dont émane une odeur pestilentielle qui restera gravée dans ma mémoire. Au bout de 2h je décide de transporter ma tente derrière le château d'eau. Par la suite, Jean Michel a raisonné notre pauvre voisin. Nous n'avons pas eu de chance !

Nous sommes à 15 km de Meknès que nous atteindrons vers 9h ce qui nous permettra de visiter la ville. Tout d'abord nous achèterons nos billets à la station routière où nous laisserons nos montures à la consigne.

La ville est très propre même les souks mais ceux ci sont moins typiques que ceux de Marrakech. Nous déambulons dans les rues et nous avons l'occasion de voir u artisan faire de frises sur la façade d'une maison : un vrai travail d'artiste.

Nous nous laissons parfois entraîner par les commerçants dans

le magasins, aiguisés que nous sommes par la curiosité. Nous prenons comme prétexte le fait que nous sommes en vélo pour ne pas acheter mais ils ont toujours des arguments : ils peuvent nous envoyer le colis, ils vendent de objets moins encombrants, ils nous présentent ds objets de moins en moins chers. Nous visiterons de nombreux monuments et vers 14 h, Jean Michel, épuisé, m'attendra sur le banc d'un parking.

Nous arrivons à Tanger vers 6h du matin. J'aurais souhaité aller voir le port mais je n'ai pas voulu ennuyer Jean Michel. Je l'ai regretté par la suite. Nous prenons donc la route qui longe la côte pour arriver au vaste et nouveau port. Nous voulons aller à Tarifa et nous apprenons avec consternation qu'il aurait fallu embarquer à Tanger. Comme il n'est pas question de repartir pour 40 km de côtes et descentes, nous nous décidons pour Algeciras. Nous sommes offusqués par un prix du billet 3 fois plus cher qu'à l'aller mais après 1h de discussion suivie d'attente, nous obtenons des billets encore moins chers qu'à l'aller.

Le ferry part à 13h et nous avons le temps de procéder à une toilette sur le vaste parking.



RETOUR EN ANDALOUSIE

Algeciras nous repérons facilement la route pour Tarifa : il s'agit d'une route assez passante qui ne cesse de monter sur une quinzaine de kilomètres. Nous réussissons à camper presque au sommet, près des éoliennes, sur un petit chemin qui nous isole un peu de la route. Le lendemain, lors de la descente vers Tarifa que nous éviterons, nous trouverons un terrain avec des chaises et des tables. Nous nous laverons sur la plage malgré les promeneurs qui deviennent de plus en plus fréquents ce dimanche matin. Vers Vejes de la Frontera, village situé sur les hauteurs, nous mangeons dans une forêt où eucalyptus et chênes lièges se côtoient . Après Conil de la Frontera et Roche, nous nous lavons au bord d'un ruisseau par une belle après midi ensoleillée. A 100 mètres de là, table, bancs et barbecue nous attendent. Au menu, Jean Michel propose des bananes grillées. Nous passerons une nuit très calme, loin de la route.

Ce matin, il n'y a pas de rosée. Arrivés à Cridana, nous apprenons qu'il n'y a que l'autoroute pour aller à Cadiz mais qu'elle est autorisée aux vélos et ne présente pas de danger. Tout ceci ne rassure pas plus Jean Michel et nous ferons un détour par le nord vers Médina Sédiona. Nous profitons de notre passage à Paterna pour alimenter notre blog et nos appareils électriques. Nous campons à Arcos auprès d'une rivière trop sale et je vais chercher de l'eau pour nous laver à 3 km.

Vers Espera un chauffeur avec son camion s'arrête et nous indique un raccourci de 15 km pour aller à Las Cabezas de San

Juan. Nous nous dirigeons vers Corria del rio, à 13 km de Séville. En attendant le bateau qui doit nous faire traverser le large fleuve Guadalquivir, j'engage la conversation avec un espagnol qui s'efforce de parler français. D'ici nous ne voyons pas la célèbre tour de Séville, la Giralda. Sur l'embarcation nous sommes surpris que le maître passe vendre les billets mais nous oublie. A la descente, nous allons le lui signaler et nous apprenons que notre précédent interlocuteur qui maintenant nous fait un signe de la main à une centaine de mètres nous a offert la traversée. Nous camperons vers Almansilla dans un champ d'oliviers. Nous nous levons très tôt et ne prenons pas le temps de déjeuner car on veut partir avant que les ouvriers ne viennent tailler les arbres. De belles haciendas avec de larges allées de palmiers nous rappellent que nous sommes en Andalousie. Nous atteignons Almonte qui prépare la fête de la virgen del Rocio : une belle cathédrale a été édiflée qui consiste en une structure en bois ou en fer d'une vingtaine de mètres de haut et qui reçoit des ornements rappelant ce monument religieux. Nous apercevons une pinède où nous camperons sur un sol mou constitué d'aiguilles de pin. Au matin, nous déjeunons sous un beau soleil dont les rayons tracent un parcours rectiligne à travers les arbres. Nous nous croyons dans les Landes. Nous prenons une piste pour rejoindre la côte et ses plages. Nous bifurquons à droite sur une route goudronnée, toujours à la recherche de la facilité, ce qui nous vaut un détour de plus de 15 km vers Rociano del Conclado. Nous reviendrons donc vers la piste dégradée et finissons par atteindre la grande route qui mène à Mazagon. Au croisement deux jeunes filles semblent attendre et l'une d'elle, faisant jouer son bassin par des soubresauts spasmodiques nous dit que les français aiment cela. Nous passons notre chemin, surpris par tant d'impudeur. Nous camperons à 1 km de la plage et attendrons 19 h pour aller nous baigner à tour de rôle. Finalement, ce n'est pas aujourd'hui que je tremperai mes pieds dans l'océan : je

supporte la polaire et le cuissard long.

Jean Michel vient de casser un rayon et sa pompe ne fonctionne plus. Nous arrivons à Huelva par un grand pont sur le rio Tinto qui est très large en cet endroit. Nous trouvons un vélociste très compréhensif et Jean Michel se décide enfin à changer sa très vieille roue, chose qu'il aurait dû faire avant de partir, il en est lui aussi convaincu.

Nous passons au dessus du rio Odiel par le magnifique pont Umbria. Il nous tarde d'arriver au Portugal, que nous n'atteindrons que demain. Corrales puis Bellavista... La route devient maintenant mauvaise pendant une trentaine de minutes à cause du revêtement et du trafic et cela nous rappelle le Maroc . C'est à mon tour d'avoir de problèmes de monture : la chaîne saute sur les pignons assez régulièrement. Une aire de repos vers Cartaya sera la bienvenue. Bien que nous soyons assez isolés, nous entendons du bruit pendant la nuit.



LE PORTUGAL

Nous arrivons enfin à Ayamonte pour prendre le bac et quitter l'Espagne pendant quelques jours. Nous sommes maintenant au Portugal et les constructions nous le rappellent, en particulier les monuments dont les peintures blanches et tantôt rouges tantôt bleues ne sont pas défranchies. Nous campons à 500 m de la plage avant Faro et la nuit sera très calme, nous en avons besoin.

Nous visitons la cathédrale et la ville mais nous n'y trouvons pas gros intérêt. Peut être avons nous surévalué l'attrait de cette ville très connue. Le départ vers Albufeira sera très difficile : nous nous trompons 2 fois, ce qui n'est pas surprenant. Les 4 voies avec indication d'autoroutes se succèdent mais il n'y a aucun panneau pour rejoindre les petites routes.

Albufeira est une ville très étendue avec un centre très animé. Mais l'absence de panneau nous rendra ici aussi la sortie difficile. La chaîne de mon vélo est très encrassée et cela rend ma progression délicate. Je profiterai de notre passage devant une station service pour procéder à un nettoyage. Cela réduit un peu les problèmes mais la chaîne est trop usée et nécessite son remplacement à Portimao. Nous atteindrons Sagre dans l'après midi et nous nous dirigeons alors vers la Cabo San Vincente, le plus méridional d'Europe. Nous dormons dans la lande un peu ventée et assistons à un magnifique coucher du soleil sur le phare.

A Vila Obispo, je goûte les nèfles du japon que je cueille sur l'arbre de la place sous le regard certainement étonné des consommateurs du café. Nous remontons en longeant la côte atlantique. Vers Aljezur, fatigués par la dénivellation, nous montons nos tentes pour la nuit.

Le lendemain, nous avons rendez vous à Odeceixe avec Joao que nous avons contacté il y a trois mois avec warmshower. En attendant, nous visitons la vieille ville avec son moulin et sa noria puis nous allons à la plage située à 2 km. Retrouver notre ami n'est pas facile et heureusement, il vient à notre rencontre : il ne pouvait pas se tromper, nous ne pouvons pas passer inaperçus. Son accueil dans sa maison de campagne est chaleureux : il ne parle qu'anglais et nous dit qu'il a voyagé en vélo en France jusqu'à Belfort et qu'il en garde un bon souvenir en particulier de l'hospitalité. Il veut maintenant accueillir en retour.

Son papa avec qui il n'entretient pas de bonnes relations, nous semble t il, nous fait goûter les cacahuètes qu'il a récoltées. La communication est difficile car il ne parle que portugais.

Tout en préparant le repas , Joao nous propose un moscatel de Setubal. Sensible à nos goûts alimentaires, il nous cuisinera un rissoto agrémenté de patates douces, un vrai régal que nous dégusterons encore une deuxième fois. Sa maman nous apportera le dessert, un flan excellent. Nous goûterons également la confiture de citrouille et la pâte de coing. Durant ce repas il nous parlera des difficultés de vivre dans son pays, de son chômage malgré son niveau d'études, de la corruption des politiques, de cette maison qui domine Odeceixe et qui appartient à sa grand mère mais qu'il ne peut pas mettre en valeur.

Le lendemain 25 avril, c'est la fête de la « révolte » et dans certains villages elle est commémorée. Après Odemira, nous montons au milieu de chênes lièges, des eucalyptus et quelques néfliers du japon. A Gandola, la façade de la mairie est ornée de peintures et de phrases, rappelant la révolution des œillets, et que nous admirons depuis les bancs où nous mangeons. Nous voyons apparaître quelques oliviers. Vers Comporta, nous campons dans une pinède qui domine un marécage et la réserve naturelle de l'estuaire do Sado, un endroit d'une exceptionnelle

beauté. Au matin, nous longeons l'estuaire pour arriver à Tria où nous prenons le bac dans un air glacé à cause du vent et de l'absence du soleil. Nous arrivons à Setubal que Jean Michel voulait tant visiter pour avoir passé des vacances avec sa famille il y a quelques années, mais il ne reconnaît plus grand chose. La visite du marché municipal est extraordinaire : les stands de poisson, de morue surtout, en constitue au moins la moitié ; des azuleros immenses ornent les murs.

Nous nous dirigeons vers le cap Espichel. Les montées sont très éprouvantes mais les paysages sont magnifiques. Nous allons jusqu'à Sesimbra puis fatigués nous revenons sur nos pas. Nous passerons la nuit non dans le coin bien aménagé mais assez sale à côté de Setubal mais dans une pinède toute proche et accessible par un chemin et à l'abri du vent et des regards.

Nous repartons par un froid glacial. Après Montemor nous prenons une piste cyclable. Deux personnes de l'armée du salut nous proposent des pommes qu'ils distribuent aux pèlerins de Fatima. En effet nous avons rencontré des marcheurs sur de très grands axes routiers qui nous ont inspiré beaucoup de compassion. Nous campons sous le préau d'une gare désaffectée. Le lendemain, nous visitons Evora et ses grandioses monuments. Nous commençons à manger sur des bancs à côté d'un supermarché. Jean Michel a la migraine et la pluie commence à tomber qui lui coupe l'appétit. Il préfère partir sans que nous en discutons ce qui m'exaspère et crée quelque tension : j'aurais voulu terminer mon repas et visiter l'aqueduc du 16ème siècle et les dolmens de Guadaloupe. De part et d'autre de la route des grillages empêchent l'accès aux prairies. Nous atteignons Arolos et recherchons le centre d'incendie : le guide du chemin de Compostelle au Portugal conseille de se rendre chez les bomberos en cas de difficulté pour dormir. On ne nous proposera pas d'abri et nous n'envisagerons plus une telle solution par la suite. Nous établissons notre campement

dans une prairie en aval du village. La pluie intermittente nous obligera à manger en plusieurs étapes. Nous sentons la tension perdurer, mon mal aux dents s'ajoutant à la fatigue de Jean Michel. Vers Ponte del Sor, le soleil percera quelques temps et nous en profiterons pour faire sécher nos affaires et pour nous laver dans un ruisseau sous un pont. Nous faisons une petite pause avec un cyclotouriste allemand qui est parti voilà un an et est passé par la Finlande, les pays de l'est, la Mongolie, la Chine. Il dispose de la même tente que nous : une 3 secondes de décathlon qui est peut être un peu encombrante mais tellement facile à mettre en place (ce qui n'est pas négligeable les jours d'intempérie) et à replier, quoique les gens en disent. Maintenant il ne pleut plus et nos relations sont meilleures.

La petite ville de Tomar nous offre de belles rues avec leurs maisons aux balcons couverts et ornés d'azuleiros. Nous montons vers Fatima et campons en bordure d'une petite route. Le matin le froid nous fait supporter les gants et une grosse surprise nous attend : la route mène à une autoroute et nous devons faire un large détour par Fingalvas. A Ourem nous admirons un chemin de croix constitué d'azuleiros. Nous déjeunons sous un très vieil olivier à proximité d'un moulin à vent qui sont très nombreux par ici.

La visite de Fatima sera très rapide. Hormis une grande place, une basilique et une église souterraine, la ressemblance avec Lourdes s'arrête là : nous ne sommes pas dérangés par la foule. Les commerces sont constitués de quelques petites échoppes face à la place. J'achèterai des cartes postales et le commerçant m'en offrira une, reconnaissant peut être notre mérite ou ayant pitié de notre allure. Jean Michel tient à tenir sa promesse à des parents : il fera brûler un cierge. Fort heureusement, je n'ai pas eu cette obligation. Nous nous arrêtons en cette fin d'après midi à Batalha : la vieille église ou cathédrale est colossale. Les larges et très hautes portes intérieures sont constituées de nombreuses dentelles de pierre et témoignent ainsi d'une

influence musulmane. Des tombeaux aux sculptures ciselées témoignent des grands talents de l'artiste. A Albaca je recherche, avec peu d'espoir, un dentiste. Il ne peut pas me recevoir aujourd'hui et je ne peux pas, de mon côté, attendre un ou deux jours dans cette ville. Pour sortir de la ville nous demandons notre chemin à un couple de portugais qui seront heureux de parler français pour avoir travaillé dans notre pays avant de prendre leur retraite.

Nous descendons vers la plage de Nazaré. Des femmes, jeunes ou âgées, brandissent des pancartes publicitaires pour la location temporaire de logement, certainement pas le leur. La montée vers le village est terrible mais nous ne mettons pas pied à terre. La vue sur l'océan est maintenant exceptionnelle. Je visite l'église et y contemple un corridor orné ici encore de céramiques azurées. Une marchande ambulante, vêtue d'habits folkloriques dominés par le rouge et l'or, propose des confiseries. Il est temps de repartir pour prendre possession d'une pinède vers Mirinha Grande ; les pins ont subi une saignée mais les pots récupérateurs de résine ont été remplacés par des poches plastiques qui ressemblent aux poches destinées aux goutte à goutte prodigués aux malades hormis qu'ici elles sont destinées à des éléments en bonne santé.

Le lendemain, nous traversons le village de Vieira, Crimbao, Lourical, Condeixa, Vila Seca. Ici encore nous nous heurtons à l'autoroute que notre carte assez récente ne signalait pas et nous ferons marche arrière pour rejoindre la nationale qui nous mènera à Coimbra. Nous rencontrons encore de courageux pèlerins sur cette route sans attrait et même un peu dangereuse. Nous visitons la cathédrale et l'université qui se trouve dans un monument fort ancien. C'est aujourd'hui porte ouverte : ce dimanche a lieu la remise des diplômes et à cette occasion chaque discipline a construit son char dont la qualité témoigne d'une préparation longue et minutieuse. Je retrouve Jean Michel au parking vélo sur le quai du fleuve. Il me fait part de

sa visite d'une petite rue typique animée par des artisans et que je n'ai pas trouvée. La sortie de la ville nous fait peur mais, à notre grand étonnement, tout se passera très facilement. Eira, Figueira de Lorvao sur la colline, visible de loin avec ses alignements de moulins à vent. Nous descendons enfin vers Pinacova. La route vers Viseu s'est transformée en autoroute et nous avons de grosses difficultés pour trouver une variante. Nous campons au barrage de Raiva mais le bruit intense des pompes nous fera opter pour une colline légèrement au dessus mais où nous peinerons pour y monter nos vélos lourdement chargés. A Comba, une nouvelle fois, la route est interdite aux vélos et nous faisons un détour par Toudela où les gendarmes nous arrêtent pour nous conseiller l'écopiste. Comme en France, certaines voies ferrées inutilisées ont été transformées en piste cyclable. Nous passerons la nuit à l'intérieur de l'ancienne gare qui constituera un abri car la pluie est revenue. La cathédrale de Viseu est plutôt décevante. A la sortie de la ville, un portugais désireux de se souvenir de sa vie en France nous offre un café. Nous montons vers Carvalhal, petite ville riche par ses thermes, mais nous ne voyons pas de curistes. Sur indication d'un habitant nous irons nous laver dans le bâtiment d'un parc où se trouvent des sanitaires.

A l'issue de côtes très éprouvantes, nous atteignons le plateau de Lumego. Il nous est impossible de camper, à moins de revenir en arrière, car le terrain est de toute part en pente. Un chauffeur s'arrête pour nous aider et il nous propose un hôtel ! Nous continuons donc et nous débouchons rapidement sur une descente impressionnante nous amenant dans la vallée du Douro et Riego. Impossible ici aussi de trouver un terrain plat. Finalement nous camperons dans une vigne en terrasse, plus exactement entre deux rangées de ceps. La nuit arrive et nous goûtons à quelques instants de bonheur dans un paysage magnifique . Un peu plus bas coule le Douro dont nous apercevons les méandres. Je n'ai pas encore parlé des chiens

qui aboient toute la nuit, au grand désespoir de Jean Michel. Nous en avons entendus souvent au cours de notre périple en Espagne et au Portugal. Ils gardent les maisons, souvent inoccupées. Quant à moi, ma fatigue est si profonde que mon sommeil n'est guère perturbé. Jean Michel me confie qu'il a entendu marcher pendant la nuit près de nos tentes : il est réveillé très souvent et il accuse très certainement une grosse fatigue qui atteint son moral.

Maintenant, il faut remonter de l'autre côté du fleuve par de petites routes bordées de petites parcelles de vignes en pente très prononcée. Chaves est une petite ville thermale qui, elle aussi ne semble pas accueillir beaucoup de curistes en cette saison. Après avoir visité le parc du château militaire nous déjeunons auprès d'une fontaine d'eau chaude potable puis nous nous roulons sur une magnifique écopiste et nous arrêtons vers Tila Panca dans une prairie.

Le lendemain, nous reprenons la piste en regrettant de ne pas l'avoir prise beaucoup plus tôt, mais cela eut-il été possible ? Les paysages à flanc de montagne sont magnifiques mais, tout à coup la piste s'arrête et nous sommes obligés de revenir sur nos ornieres. Avant l'attaque de l'alto de estivados demain, à 900 m, nous nous préparons à une nuit calme dans une vigne, à l'abri des regards. Demain nous partirons assez tôt car j'ai vu les viticulteurs à l'œuvre.

Ce matin, il fait froid et au fur et à mesure que nous grimons nous rencontrons le brouillard. Nos mains sont gelées et nous atteignons Xinzo de Limia où le soleil se décide enfin à percer. Ouremse nous réserve de beaux monuments mais nous ne nous attardons pas beaucoup et vers Barbantes un parc situé à l'écart de la route nous tentera bien qu'il ne soit que 16h. Nous avons tout ce qui peut constituer une bonne aubaine pour bivouaquer : de vieux chênes, un grand terrain plat et isolé et un point d'eau. J'installe toujours ma tente loin de celle de Jean Michel car ses ronflements m'empêcheraient de retrouver le sommeil s'ils me

réveillaient.

Il faut encore affronter un alto de 800m sur une quinzaine de km. Nous apprécions beaucoup les pinèdes car elles offrent souvent un lieu assez sec et accueillant pour la nuit dès que l'on a dégagé les pignes et les bouts de branches qui jonchent le sol ; nous en avons encore confirmation ce soir près de Pontevedra.

Bien que je reste un peu plus longtemps dans mon duvet, je dois toujours attendre Jean Michel. Vers 7h je profite d'un retard excessif de Jean Michel dans ses préparatifs pour aller visiter les extérieurs de l'abbaye de Poïo, vaste construction plutôt baroque mais qui possède par endroits des statues intéressantes. Nous nous dirigeons vers Sontenxo ; le vent veut nous empêcher d'aller plus loin, notre progression est donc lente. Ca et là nous voyons des vignes en tonnelle sur des poteaux de granite, des hornillos de type galicien dont certains sont tellement grands qu'ils rappellent des mille pattes. Nous nous apercevons que nous sommes revenus sur nos pas. A Calda de Reis nous passons la nuit près d'un barrage avant d'entrer demain à Santiago.



FISTERRA-PAMPELUNE PAR SANTIAGO

Il me tarde de pouvoir mieux échanger avec la population. Ma nuit a été plutôt blanche : je ne suis pas en forme, j'ai mal au ventre pour avoir mangé trop de pain de mauvaise qualité et pas assez de légume. Aujourd'hui, je boirai du coca cola et du soda. Je ne reconnais plus très bien les rues de la ville bien que je l'ai visitée à plusieurs reprises lors de mes randonnées de pèlerin. Nous mangeons dans le parc très animé où nous n'hésitons pas à utiliser notre réchaud sous le regard étonné de quelques passants. Nous ne restons pas longtemps et, après la visite rapide de la cathédrale nous repartons par la calle Vista Alegre en direction de Portomara. Nous arrivons le lendemain à Fisterra (fin de la terre), au km 0 pour les pèlerins. Certains d'entre eux terminent leur chemin ici et procèdent à une épuration qui consiste à brûler chaussures et vêtements pour entamer une nouvelle vie. Les traditions sont tenaces bien qu'elles témoignent d'une bêtise augmentée d'un manque de respect des lois et des autres. Hormis cela le paysage est magnifique et je suis heureux d'avoir pu atteindre ce lieu, ce que je n'avais pas réalisé jusqu'à ce jour malgré mes nombreuses randonnées à Compostelle. Un couple de bretons en vacance est étonné de notre périple en vélo et le mari tient à soulever notre moyen de locomotion : très vite il le repose, sa surprise est à son comble ce qui n'est pas sans nous apporter une touche de plaisir que tout aventurier, aussi petit soit il accepte avec un peu d'orgueil; l'homme a ses petits travers, nous ne pouvons pas y échapper ! Il commence à pleuvoir et nous campons en bord de route sur une petite plate forme aménagée avec une table et des bancs et qui domine l'océan. Il

y aura beaucoup de passage même à une heure avancée de la nuit, peu bruyant certes car il s'agit essentiellement de promeneurs. Aujourd'hui, il ne pleut pas mais la météo annonce un temps maussade pour toute la semaine. Nous allons à Muxia, petit village de pêcheur. Le parcours n'est pas plat mais ce qui est le plus désagréable, c'est de se vêtir et dévêtir fréquemment : le soleil fait son apparition entre deux nuages et nous apprécions sa chaleur mais dès qu'il se cache, le vent froid, accentué par notre progression, nous oblige à remettre la veste. Bref, c'est un temps à ne pas mettre un cycliste dehors ! Après Ozon nous campons dans une forêt au dessus de la route. Après le petit déjeuner il commence à pleuvoir. J'ai rapidement plié la tente, chose que n'a pas faite Jean Michel qui me le reproche et se réfugie dans la sienne. J'attends une demie heure puis je lui précise que ce temps pourri va continuer toute la journée, mais son entêtement m'oblige à partir : je l'attendrai dans le café à Ponto do Porto. Il n'y a rien à l'entrée du village et je n'ose pas passer les bifurcations de crainte de se « rater ». J'erre te je suis heureux de le voir arriver u quart d'heure après. Il allait continuer la route jusqu'à Carballo comme on avait dit la veille mais je ne m'en rappelais plus. Sous un déluge nous allons nous abriter dans un café autour d'une grande tasse de colacao (chocolat chaud). Il faut se décider à partir pour longer l'océan jusqu'à Laxa, Traba et Baïo. Il pleut toujours beaucoup et des abribus sont les bienvenus. Notre progression est donc lente. Le long de cette route nous ne trouvons pas la possibilité de camper et nous la quittons. Mais ce n'est guère mieux, il faut nous rendre à l'évidence : nous franchissons le fossé pour nous réfugier dans la forêt ; le terrain n'est bien sûr pas sec mais il n'y a pas d'herbe. Après avoir fait notre ménage qui consiste à enlever les brindilles pour installer nos tentes, chacun mange dans son abri après avoir pris soin de partager les victuailles. Au matin, nous attendons qu'il ne pleuve plus pour lever le camp. Nous vivons des conditions assez dures : tout st humide

et surtout les affaires d Jean Michel qui n'a pas de sacoches étanches. Il est presque 9h. Le dénivelé est important et il y a toujours de grosses averses. Aujourd'hui les magasins sont fermés car c'est la fête de la communauté galicienne et cela accentue la baisse de notre moral : pas de café pour aller nous réchauffer pas d'épicerie pour nous ravitailler. A côté d'un village situé à 14 km de Mélide nous apercevons deux remises à 3 murs et nous nous y installerons après avoir donné quelques coups de « balais ». Nous épuisons nos dernières réserves alimentaires : nouilles, semoule, fromage. Il n'y a ni pain ni lait ni légume ni fruit mais nous sommes à l'abri. A Palacio del Rey il nous est impossible de trouver la route directe pour Portomarin et nous prenons la petite route des pèlerins, ce qui est très pénible car, en cette mi mai, ils commencent à être nombreux. Nous la quitterons avec plaisir à l'entrée de la ville. Dans un café nous rencontrons des cyclistes pèlerins danois. Ils ont été surpris par le froid : ils s'attendaient à trouver la chaleur dans ce pays du sud et ils ont été menés à acheter des vêtements adaptés et des couvertures. La forte pluie continue à nous suivre et, à Saria, avant d'affronter un grand col, nous nous réfugions sous le porche d'une entreprise située dans la zone industrielle. Manque de chance le propriétaire arrive avec sa voiture quelque temps après. Il nous accorde la permission de rester sans la moindre difficulté mais nous ne pouvons pas installer nos tentes pour le moment car il ne pourrait plus sortir avec son véhicule. L'attente est longue dans le froid. Au bout de deux heures il ferme les portes et nous souhaite bonne chance. De très grosses pluies pendant la nuit nous conforte dans notre décision d'être restés sous cet abri. Le lendemain nous attaquons le Cebreiro. Arrivés au premier sommet la bruine s'arrête et nous découvrons un magnifique paysage de montagne. A Becerao nous nous réchauffons autour d'une grande marmite dans laquelle cuisent des poulpes qui vont régaler les gens du village. On continue à monter mais la route

est magnifique dont les nombreux viaducs dominent de profondes gorges. L'un d'eux, constitué d'une courbe, donne l'impression de se terminer au milieu de la vallée. Le temps est maintenant claire et nous atteignons le sommet à Da Cebreiro à 1050 m où nous rencontrons la neige sur les bas côtés. Impossible d'utiliser l'huile d'olive car elle est gelée. Le plus difficile est fait et maintenant nous descendons vers Villafranca del Bierzo où nous voyons çà et là de petites constructions rondes au toit de chaume. L'arrivée à Ponferrada est monotone et nous n'avons jusqu'à présent rien trouvé pour s'arrêter. Je propose à Jean Michel d'aller au gîte des pèlerins et il semble d'accord. L'hospitalier, malgré nos credentials très incomplets, et pour cause, nous accepte mais nous ne pourrions installer nos matelas à l'étage qu'après 21h. Revenant à nos vélos, Jean Michel refuse de rester : il n'accepte pas de laisser nos montures toute la nuit dans le parc , et sa colère, certainement depuis longtemps retenue, éclate : il en a assez de mes églises, de mes pèlerins, « d'avoir tourné autour du pot car je voulais faire le chemin ». Il préfère que l'on se sépare et sans attendre ma réponse il part en vélo. Je suis très calme malgré ces accusations à mon avis injustifiées et je comprends sa colère qui couvait depuis quelque temps: depuis le début de notre voyage, nous vivons des conditions très difficiles qui se sont accentuées ces derniers jours, la fatigue aidant. Je ne peux pas le laisser partir seul ainsi : je le suis donc et nous nous arrêtons bientôt dans un chemin pour établir notre camp. Je lui propose de lui donner les cartes car, parlant espagnol, je me débrouillerai seul. Quelque temps après Jean Michel me confie regretter ses paroles et je le rassure en lui confiant que je comprends ses emportements. Nous avons un moment de réflexion sur tout ce qui s'est passé ces derniers jours et nous envisageons de terminer notre périple ensemble, ce qui me réjouit. Nous nous serrons les mains pour conclure notre réconciliation et mangeons dans une ambiance détendue. Le

soleil brille mais le vent reste toujours glacial. Encore un col, celui du Manzanal à 1250 m qui montre que nous n'en avons pas encore fini avec les monts cantabriques, plus exactement les montes de Occa. Nous descendons vers Astorga où nous admirons la cathédrale et le palais épiscopal construit par Gaudi. Le pont d'Hospital de Orbigo est impressionnant par sa longueur et son ancienneté. A Urdiales del Paramo nous trouvons facilement un lieu de bivouac, au calme, tout près du cimetière isolé du village et où nous pourrions nous ravitailler en eau. Nous recevons la visite à tour de rôle de deux vieux habitants. L'un d'eux, un peu curieux, nous demande le montant de notre retraite ; quand je lui annonce 2000 euros, il n'en croit pas ses oreilles, lui qui ne perçoit que 790 euros ! Il pousse son investigation plus loin : sommes nous mariés ! Vraiment la nuit a été calme. Aujourd'hui il fait beau temps. Nous traversons de beaux villages comme Villamanon où nous faisons une pause café. A Valencia de Don Juan, attirés par l'immense vieux château et par une construction digne de Gaudi, nous faisons également une pause et en profitons pour demander à la casa de la cultura où nous pouvons avoir accès à internet pour alimenter notre blog. Une dame arrive pour nous dire que c'est impossible mais un monsieur, Miguel, nous demande si nous en avons pour longtemps. Il nous propose son ordinateur personnel mais avant il nous invite à prendre un café avec ses amis. L'un, pharmacien, parcourt les chemins de Santiago, l'autre, son amie, parle bien le français ce qui permettra à Jean Michel de s'exprimer. Pour remercier Miguel je lui adresserai plus tard une carte postale de Bazas. Sahagun possède de beaux monuments anciens. Trois kilomètres plus loin, nous campons dans le parc d'une vieille petite chapelle, l'ermita de la Vigen del puente. Nous ne sommes pas les seuls : un couple de français, cyclistes, du plateau de Langres fait le chemin en tandem, sans utiliser les routes. Ils ont beaucoup de mérite et je me demande comment ils font avec leur chargement pour

monter des sentiers étroits et parfois rocaillieux comme par exemple celui qui passe à Conques. J'ai déjà eu l'occasion d'en faire le test sur certaines parties et cela n'a pas été concluant. Aujourd'hui est une journée blanche : le seul village traversé, au nom surprenant de Carrion de los Condes, ne me laisse pas de souvenir. Après Olmillos de Sasalmon nous quittons la route pour prendre une longue piste dans la colline. Nous nous trouvons maintenant sur une partie de l'ancienne fn120, désaffectée et envahie par la végétation. Nous profitons de notre bivouac pour tracer notre route future . Faut il passer par Burgos? Que ferons nous après Pampelune ? Nous vérifions que cette ancienne voie nous fait rejoindre la route nationale, ce qui nous évite de revenir en arrière et surtout une grosse côte. Finalement nous entrerons dans Burgos, l'éviter nous aurait amenés à faire trop de détours. Tant pis s'il faut affronter les quatre voies et la circulation intense. Je propose à Jean Michel d'aller voir la cathédrale en prenant comme alibi de la mettre en photo sur notre blog. Nous en profitons pour acheter une carte précise de la région afin de voir si l'on peut revenir en France en passant par de petites routes montagneuses via Irun. En fait, c'est quasiment impossible, il faudra passer plus à l'est. La circulation dans Burgos est très facile : la piste cyclable nous amène au magnifique parc de Miraflores. Nous traversons les montes de Occa et descendons à Villafranca où nous pourrons alimenter notre blog dans l'auberge des pèlerins. Le temps est maussade. Nous prenons un sentier qui nous amène vers des champs de blé entourés de peupliers qui témoignent d'une grande humidité. Nous tentons de couper assez haute avec nos couteaux afin de monter nos tentes. S'il pleut, ce sera la catastrophe mais nous ne pouvons pas faire autrement. Il n'a heureusement pas plu mais l'herbe, mouillée par la rosée matinale nous met à l'épreuve pendant quelque temps. Après le rio Oja, nous atteignons Santo Domingo de la Calzada célèbre par son coq : un jeune pèlerin

et ses parents passèrent la nuit dans l'auberge de la ville. Une servante lui fit des avances qu'il repoussa. Éconduite, elle cacha la vaisselle d'argent dans sa besace. Accusé de vol, le jeune fut pendu. Au retour de Santiago, les parents entendirent leur fils , du haut du gibet, leur dire qu'il vivait, protégé par Saint Jacques. Émerveillés, ils s'arrêtèrent chez le juge qui dégustait un coq. et qui leur répondit : « si votre fils est vivant, ce coq se mettra à chanter ». C'est ce qui se passa et on dépendit le corps. Depuis, chaque jour, un nouveau coq est placé dans un beau poulailler gothique dans la cathédrale. La vigne prend de plus en plus le dessus en grignotant les vastes champs de céréales verdoyants avant d'envahir le paysage. Nous profitons de la présence du rio Ebro pour nous laver à proximité du pont de Montible, le plus grand d'Espagne au 2ème siècle. A Fuenmayor, nous nous réfugions sous le porche de l'église pour nous mettre à l'abri du vent glacial. Passé Logrono puis Viana, nous faisons un détour sur un sentier pour nous réfugier dans une pinède. Soudain, vers 1h du matin, un beuglement assourdissant nous met en émoi. Ce beuglement se répète tout en s'affaiblissant : un cervidé a certainement eu très peur de notre bivouac et s'éloigne sans être rassuré. le ciel est bleu mais le vent est toujours aussi glacial. Au bout d'une descente, je suis surpris de l'absence de Jean Michel ; dix minutes après, il réapparait : un tendeur s'est cassé et sa tente s'est détachée et a roulé au delà de la barrière de sécurité, ce qui aurait pu être beaucoup plus grave en raison de la circulation sur cette route. A Estelle les supermarchés sont fermés en raison de la fête de la Virgen. Nous nous arrêtons au monastère d'Irache pour déguster le vi à la fontaine spécialement dédiée aux pèlerins. Jean Michel fait la grimace en avalant une petite gorgée. Cela ne fait pas de bonne publicité pour le rioja. Heureusement, il y a un robinet d'eau à côté. Nous entrons en Navarre à Puente la Reina où se raccordent deux fameux chemins : celui qui vient du Puy en Velay et passe par

Roncevaux et celui qui vient d'Arles et passe par le Somport. A mi chemin de Pampelune la route s'arrête pour les vélos. Heureusement, je connais un sentier qui nous mène à la ville. Pour trouver notre chemin vers Zubiri il nous faut passer par des 4 voies et demander la direction à plusieurs reprises. Nous campons à Zabaldika , zone de détente très bien aménagée et par où passe le GR 220. A 7h, en cette fin de mois de mai, l'herbe est couverte de glace mais le temps est très prometteur. Nous montons vers les Aldudes en longeant le rio Arga ; la dénivellation est régulière et peu excessive. Les rayons du soleil, à travers les hêtres grandioses font miroiter l'eau du ruisseau. Au sommet, la vue est magnifique sur les deux vallées.



NOUS RETROUVONS LA FRANCE

Nous descendons vers Urepel et certains tronçons présentent un dénivelé impressionnant qui avoisine 16% certainement. Ça et là nous voyons des porcs en partie noirs et qui font la célébrité de la vallée. Nous longeons la Nive pour arriver à Cambo. Je sais qu'il y a là un endroit magnifique pour camper : il s'agit de la colline de la bergerie. Lorsque nous descendons, après une nuit très calme, nous faisons peur à une promeneuse qui montait et qui rebrousse chemin immédiatement : comment lui faire comprendre que, malgré notre allure, nous ne sommes pas des voyous ! Le temps a changé : il est très nuageux et apporte par moments une petite pluie. De Urt nous allons à Saint Geours de Marenne. Nous ne pouvons plus aller à Laboueyre : l'autoroute, construite récemment à peu de frais n'a pas été doublée : elle est tout simplement gratuite pour les habitants des Landes. Nous allons donc à Saint Vincent de Paul, près de Dax, par une route à grande circulation que nous sommes heureux de quitter pour rejoindre Rions des Landes puis Morcenx. Là il y a un petit observatoire pour les oiseaux, mais n'arrivant plus à le localiser, nous prenons la direction de Sabres. Un stand de tir fera l'affaire : nous dormons sous un long porche. IL fait moins froid qu'en Espagne. Fatigués par 6000 km et surtout épuisés par un temps maussade nous sommes heureux de préparer notre dernier bivouac. Le lendemain, nous nous quitterons sur la piste cyclable qui me mènera à Bazas.

EPILOGUE

Nos difficultés que nous avons rencontrées m'ont amené à envisager un voyage à vélo tout à fait différent. La France est un pays magnifique aux paysages multiples et variés et il n'est pas nécessaire de s'expatrier pour être dépaysé. Amoureux des écomusées qui peut être disparaîtront, je peux me fixer comme objectif de les répertorier et de réaliser des dvd en les visitant région par région.. Mais tout d'abord, il s'agit de monter un diaporama sur notre voyage. Au fur et à mesure de sa réalisation je m'aperçois que, malgré nos moments difficiles nous avons vécu une expérience inoubliable. Pourquoi ne pas recommencer en remettant à plus tard mon projet de voyage en France, lorsque je ne serai plus capable d'avalier autant de kilomètres. Après consultation auprès de Jean Michel, nous nous décidons pour 100 jours sur quelques véloroutes : EV6, EV9, EV1 ... sachant que nous rencontrerons des obstacles que notre expérience nous permettra de surmonter. Bien sûr, Jean Michel et moi n'avons pas le même caractère ni les mêmes centres d'intérêt : nous le savons et c'est ce qui fait notre force.